

MÉMOIRE DE CENDRES

ALSACE-MOSELLE – 1940-1945

— Historique —

ROMAN

MÉMOIRE DE CENDRES

ALSACE-MOSELLE – 1940-1945

Marie IRELAND

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-454-7

Préface – 1985

Dans le fauteuil où elle s'était assoupie, Élisabeth se réveillait doucement. Peu à peu, les bruits familiers s'imposaient à elle, pénétrant par la fenêtre qui était demeurée grande ouverte. Les nombreux oiseaux qui égayaient le jardin, le moteur d'une mobylette sur le pont de la Sarre non loin de là, le meuglement d'une vache dans le pré voisin et le clocher du village qui sonnait 17 heures. La maison demeurait silencieuse. Sa belle-mère, Mathilde, qui vivait avec elle depuis plusieurs mois, devait être dans le jardin. Élisabeth poussa un léger soupir et ses yeux tombèrent sur la lettre qu'elle avait gardée, grande ouverte, sur ses genoux. La tristesse, de nouveau, l'envahit tandis qu'elle tendait la main pour la saisir.

« Maman, lui écrivait sa fille Édith, je voudrais te revoir, car, depuis la mort de papa, je n'ai pas trouvé le repos. Cela se traduit pour moi par des malaises subits, que j'ai grand-peine à maîtriser, au point que j'ai décidé de quitter le Boston Symphony Orchestra pour rentrer en France. Je serai à l'aéroport de Strasbourg la semaine prochaine. Peux-tu venir m'y chercher ? Je t'en remercie et t'embrasse bien fort. » Édith, ta fille qui t'aime.

Élisabeth reposa la lettre qu'elle avait relue à plusieurs reprises depuis sa réception, le matin même. Avant de s'éteindre, à l'âge de 69 ans à l'hôpital de Strasbourg d'un cancer du pancréas Pierre, son époux, lui avait promis de révéler à Édith ce lourd secret de ses origines, secret qui avait pesé sur leur vie. Édith, âgée de 40 ans maintenant et violoniste mondialement connue, réagissait-elle à ces confidences si tardives ? À ce non-dit enfin exprimé sept mois plus tôt ? Inquiète, Élisabeth laissa son regard errer sur l'immense tableau accroché entre les deux fenêtres, œuvre d'un portraitiste italien, qui représentait Édith, en tenue de soirée jouant du violon. À l'enterrement qui s'était déroulé dans le village, avec Mathilde la mère de Pierre dévastée par le chagrin, ni Élisabeth, ni sa fille, effondrées toutes les deux, n'avaient pris le temps d'échanger. Édith, tenue par ses engagements, avait dû repartir très vite pour le Massachusetts. Rien, dans son attitude, à part sa peine immense, n'avait alerté sa mère qui en avait conclu que son époux avait bien rempli sa mission. De plus en plus inquiète, elle décida d'en apprendre davantage et, le cas échéant, de révéler elle-même à sa fille, à qui elle avait consacré toute sa vie pour en faire une musicienne de renom, le douloureux secret de sa naissance. Oui, elle se rendrait à Strasbourg pour la recevoir.

1. Rêves d'adolescence – 1938

La Scala était comble en cette tiède soirée de la mi-mai 1938. On y donnait la Traviata, dirigée par un jeune Chef américain, Norman Brook. Sous ses lambris d'or, fascistes italiens, nationaux-socialistes allemands, mélomanes venus des quatre coins de l'Europe se mêlaient aux amateurs italiens. Kate Nielsen, petite et menue, presque une enfant encore, chantait le rôle de Violetta :

*Dieu nous entend, à genoux, prie,
Oui, mon ami... je crois que je reprends vie,
Attends, attends, non... bonheur éternel
J'expire...*

Assise à côté de sa mère dans la loge d'Olivia Sermanti, Élisabeth écoutait, transportée une fois encore par ce désir immense de consacrer sa vie à la musique. Elle n'aurait su dire ce qui l'émouvait le plus, de la voix de la chanteuse ou du génie fascinant de Brook.

— Une puissance barbare, songea-t-elle en réajustant ses jumelles.

Lentement, son regard glissa de la scène où Violetta mourait entre les bras de son amant, à la silhouette du chef d'orchestre :

— La grâce d'un Dieu païen...

L'homme la troublait. En quelques heures, il venait de réveiller tant d'émotions en elle. Elle n'avait plus dix-huit ans, mais sept et, comme chaque jeudi, elle était assise dans l'escalier menant aux orgues dans le temple où officiait son père, le Pasteur François Seele. Anna Schmitt, l'organiste y répétait les cantiques que les fidèles chanteraient le dimanche suivant.

La vieille demoiselle avait repéré son manège. Heureuse de voir une enfant aussi jeune s'intéresser à la musique, elle s'empressait d'abandonner ses psaumes et jouait pour elle Bach, Haendel et Haydn. Ses deux bras enserrant ses genoux ramenés sous son menton, les yeux fermés, Élisabeth s'abandonnait au long frisson qui parcourait tout son corps. Elle avait fini par connaître chaque morceau par cœur et les accompagnait de tout son être. Elle aimait cette puissante envolée des sons, leur résonance sous les voûtes du temple. Le soleil, qui pénétrait à flots à travers les vitraux, éclaboussait les murs, le chœur et la paroi étincelante de tuyaux surmontant les claviers aux mille formes chatoyantes, extraordinairement vivantes.

Elle le sentait aussi sur son bras nu et en recherchait la douce caresse. En ces instants d'intense plaisir, elle se disait que Dieu, si souvent évoqué par son père, n'avait jamais rien créé d'aussi beau que la musique.

Si bien que ses parents n'avaient pas hésité à la confier à un professeur de musique avec lequel elle avait commencé à apprendre le violon. Elle avait alors découvert d'autres émotions aussi fortes dans ce pouvoir qui lui était donné de créer elle-même des sons, de les moduler, de les forger, dans une quête incessante de beauté et de sensations. Elle avait ainsi affiné ses dons et donné ses premiers concerts dans l'Institution suisse où elle venait de passer sept années. Sous les applaudissements du public, elle avait alors pris la décision de consacrer sa vie entière à la musique. Mais la mort de son père, deux ans plus tôt, semblait avec brisé ce rêve. Atteint d'un cancer des poumons, conséquence probable des gaz asphyxiants qu'il avait respirés dans les tranchées lors de la Grande Guerre, le pasteur avait beaucoup souffert. Profondément blessée, Élisabeth avait confondu deuil et renoncement et n'avait plus joué. Ce soir-là, Norman Brook et Kate Nielsen venaient de lui révéler que sa douleur s'était enfin apaisée et que ses aspirations musicales étaient demeurées intactes. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentit revivre.

Autour d'elle, la foule se levait pour applaudir et elle l'imita, heureuse de libérer son émotion. La main de sa mère effleura son bras :

— Dépêchons-nous, chuchota Sally, nous sommes attendues chez Olivia pour le souper.

Après un dernier regard sur la scène où Brook saluait parmi chanteurs et musiciens, Élisabeth suivit sa mère. Elle traversa rêveusement la foule qui refluit vers la sortie. Le long du trottoir, une automobile attendait les deux femmes pour les conduire jusqu'au Palazzo. Élisabeth se sentait heureuse, sa voie semblait tracée maintenant : profiter de la saison consacrée au Chef américain et rentrer en France pour y terminer ses études musicales.

Le Palazzo apparut bientôt, spacieuse bâtisse de marbre blanc, agrémentée de patios et de terrasses à colonnes. Derrière les fenêtres éclairées a giorno, se pressaient les invités d'Olivia, une romancière de talent, amie d'enfance de Sally. Olivia avait été l'épouse d'un fasciste notoire, le comte Sermanti. Le couple vivait séparé et pendant que Sermanti négociait les clauses du Pacte de sang¹ avec

¹ Pacte de sang : discussions concernant un pacte de non-agression entre l'Italie et l'Allemagne nazie, déterminée à reconstruire la Grande Allemagne en annexant tout pays, comme l'Autriche, la Tchécoslovaquie dans lesquels vivaient beaucoup d'Allemands.

l'Allemagne, Olivia et ses amis œuvraient pour la paix. Olivia guettait leur retour, car l'automobile à peine immobilisée en bas du perron, elle s'avança à leur rencontre :

— Que pensez-vous de cette nouvelle, Violetta ? s'enquit-elle avec vivacité. Elle est étonnante n'est-ce pas ?

— Norman Brook aussi, risqua Élisabeth curieuse d'en apprendre davantage sur le jeune Chef.

— Allons nous changer, ma chérie, intervint Sally en entraînant sa fille. Nous aurons tout le temps de discuter musique à table.

Élisabeth suivit sa mère dans le vaste vestibule desservant quelques salons et la salle à manger où s'affairaient déjà les domestiques. Au bout, un large escalier menait à l'étage. Une fois dans sa chambre, elle chercha sa boîte à violon du regard. Un an qu'elle n'avait plus travaillé sérieusement. Douze longs mois, alors qu'elle avait tant rêvé sur la silhouette du Guarnerius offert par son père pour ses quinze ans. Que de temps perdu, songea-t-elle, tandis que de nouveaux projets se bousculaient dans son esprit. Olivia était bonne pianiste et, si dans la soirée qui allait suivre, elle l'accompagnait pour divertir les invités ? Norman Brook risquait de la remarquer, de lui offrir quelques pistes pour son avenir. Si seulement elle avait gardé quelques contacts avec le professeur Gottlieb de Lausanne, qui l'avait formée durant tant d'années. On le disait installé maintenant à Strasbourg, non loin d'Hirswäldchen², la maison familiale, où elle allait retourner avec sa mère.

Toute à ses pensées, elle s'était lavé les mains et recoiffée. La glace lui renvoya l'image d'une jeune fille de taille moyenne, très mince. Ses cheveux bruns encadraient son visage de boucles naturelles. Le regard profond aux yeux de velours, brillait comme si l'excitation y eût semé des poignées d'éclats dorés. Le nez, légèrement retroussé, trahissait toute la malice d'un esprit vif et frondeur. Elle se trouva jolie et, transportée par la nouvelle vie qu'elle entrevoyait, quitta sa chambre avec un petit rire joyeux.

Dès le palier, elle perçut le changement d'atmosphère dans la maison. On aurait dit qu'un vent glacial soufflait sur le rez-de-chaussée. Par-dessus la rampe, elle découvrit une douzaine d'officiers nazis et de Chemises noires, symbole de l'Italie fasciste, qui se mêlait aux amis d'Olivia. Au pied de l'escalier, Sermanti s'entretenait avec sa femme, aussi pâle et distante qu'il était rouge et véhément :

² Hirschwäldchen : le petit bois aux cerfs.

— Pauvre Olivia, chuchota Sally qui avait quitté sa chambre quelques instants plus tôt. Il la relance jusque chez elle maintenant !

— Pourquoi ? s'étonna Élisabeth.

— Il cherche à la compromettre ! Les accords avancent à grands pas entre l'Allemagne, l'Italie, et... peut-être la France, précisa Sally comme à regret. Et il en est l'un des principaux artisans. Il souhaite impliquer sa femme dans ce qu'il considère déjà comme une victoire. C'est mal la connaître, murmura-t-elle en descendant les marches.

Élisabeth la suivit et, durant quelques secondes, elles dominèrent les salons où les robes claires des femmes tranchaient avec les habits des hommes et les uniformes sombres. Le comte s'inclina devant elles. Il avait belle prestance, malgré son embonpoint :

— Vous étiez à la Scala tout à l'heure, dit-il en baisant la main de Sally. Se tournant vers le jeune officier attaché à ses talons, il précisa :

— Wilfrid Ungher. Son père représente les intérêts des usines Krupp pour l'Italie. L'un de mes vieux amis.

Sally, cette fois, se contenta d'une sèche inclinaison de la tête. Élisabeth l'imita, dépitée, allait-on parler canons toute la soirée ? Dissimulant sa contrariété, Olivia plaçait les invités de son mari. Le comte avait habilement joué, une bonne partie de la société milanaise soupait à la table de sa femme ce soir-là. Au grand regret d'Élisabeth, Ungher prit place à sa droite. Les domestiques apportaient les premiers plats.

— Connaissez-vous Kate Nielsen ? questionna Ungher, penché vers Élisabeth.

— N.. non... murmura-t-elle, désireuse d'opposer à l'Allemand la même distance que sa mère.

— Vous verrez, affirma Ungher sûr de lui, un jour elle dépassera la Druze ou la Boccabadati !

Autour d'eux, tous les convives évoquaient la Traviata, soucieux, à travers l'opéra de Verdi, de sauver les apparences. Ungher, visiblement flatté par l'intérêt qu'il percevait sous la froide attitude d'Élisabeth, poursuivit :

— C'est Norman Brook qui l'a découverte et formée. Une exception, ce Brook ! D'habitude, les Américains ne s'intéressent qu'à la musique de nègres ! Un

nouveau Toscanini, dit-on. Furtwängler l'a compris, il en prend ombrage, mais il a tort. Leurs génies se valent.

— Pas du tout ! s'exclama Élisabeth oubliant toute réserve. Il y a plus de passion chez Brook que chez Furtwängler ! L'influence de l'Amérique justement. Furtwängler est trop perfectionniste, son jeu y perd !

— Fine analyse, s'exclama-t-il en la dévisageant comme s'il la découvrait. Vous êtes musicienne ?

On les regardait, elle rougit.

— Violoniste, répondit-elle à contrecœur.

— Quelle chance, je suis pianiste. La comtesse possède sans doute quelques instruments, je pourrais vous accompagner tout à l'heure...

— Mmm... hésita-t-elle, mesurant avec quelle fierté elle eut été heureuse de s'exécuter avec tout autre que lui. Je... je joue en amateur.

— Vous pourriez essayer, nous sommes entre nous ce soir...

— À moins que Brook n'arrive, intervint l'un de leurs voisins, sanglé dans une chemise noire. À votre place, je redouterais ses critiques...

— Cela m'étonnerait que nous le voyions, il soupe chez les Nielsen.

— Ils m'ont promis de venir, confirma le comte qui passait parmi ses invités. Je les attends.

Élisabeth reposa sa fourchette. Ainsi, elle allait revoir Norman Brook, l'approcher, lui parler peut-être et, comme elle l'avait imaginé dans sa chambre un peu plus tôt, jouer devant lui. Elle ne put réfréner sa joie en imaginant la surprise d'Ungher, s'il l'entendait entamer le concerto en Ré de Beethoven ! Elle sourit, rêveuse, boudant les plats qu'on lui présentait et répondant du bout des lèvres à son voisin. La soirée s'écoulait, douce, bercée par les conversations que les amis d'Olivia s'efforçaient de garder sereines, une ambiance que semblaient apprécier Chemises noires et officiers nazis fort occupés à savourer les plats de leur hôtesse. Soudain, la voix forte et arrogante du comte ramena Élisabeth à la réalité. Sermanti interpella sa femme à travers la table :